

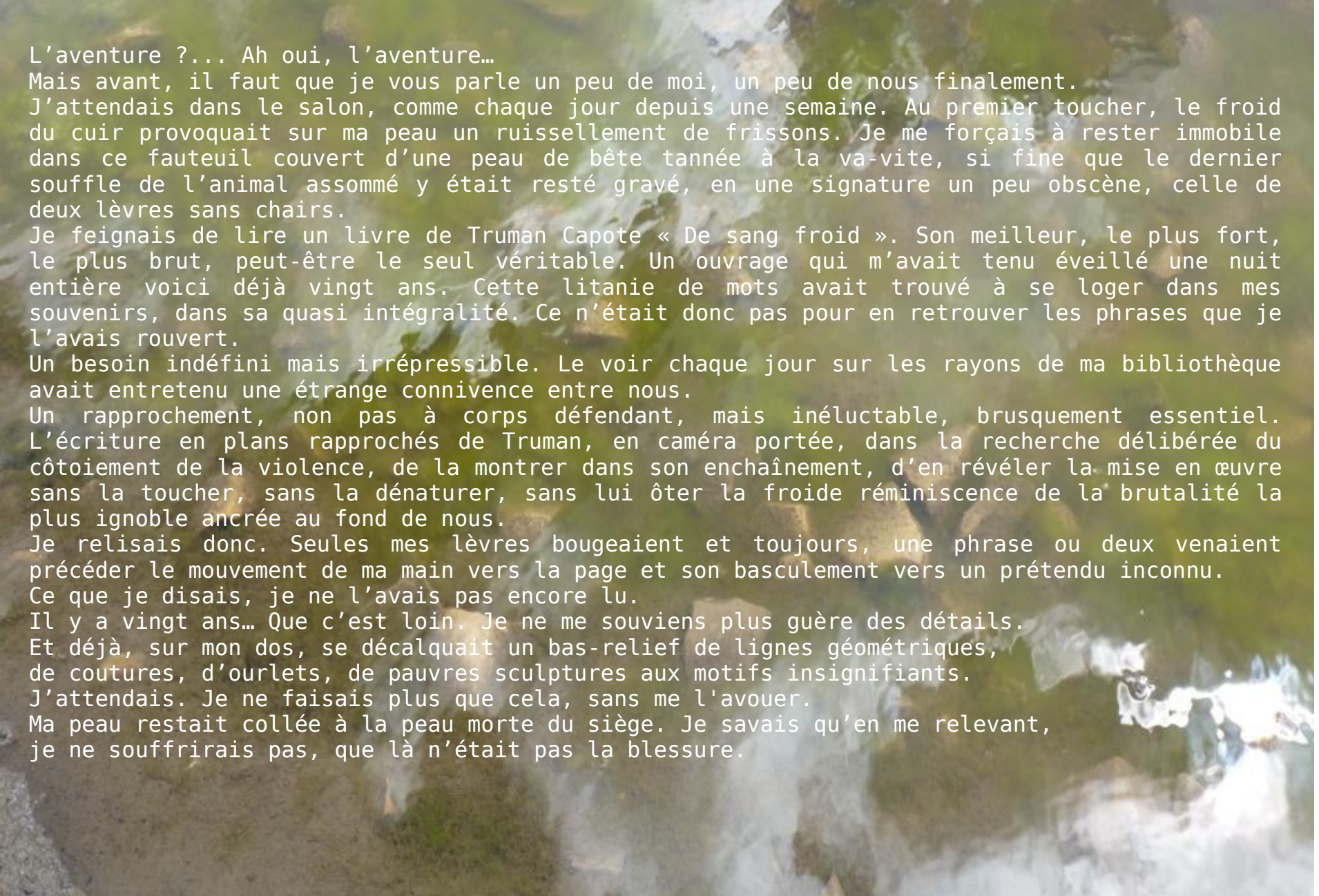
Laboratoire BIO-Analyses  
(tous les détails à l'intérieur)

Ouverture  
tous les  
jours

du lundi  
au  
samedi

de 07h30  
à 19h00

**Aventure** sur  
rendez-vous au 08-27



L'aventure ?... Ah oui, l'aventure...

Mais avant, il faut que je vous parle un peu de moi, un peu de nous finalement.

J'attendais dans le salon, comme chaque jour depuis une semaine. Au premier toucher, le froid du cuir provoquait sur ma peau un ruissellement de frissons. Je me forçais à rester immobile dans ce fauteuil couvert d'une peau de bête tannée à la va-vite, si fine que le dernier souffle de l'animal assommé y était resté gravé, en une signature un peu obscène, celle de deux lèvres sans chairs.

Je feignais de lire un livre de Truman Capote « De sang froid ». Son meilleur, le plus fort, le plus brut, peut-être le seul véritable. Un ouvrage qui m'avait tenu éveillé une nuit entière voici déjà vingt ans. Cette litanie de mots avait trouvé à se loger dans mes souvenirs, dans sa quasi intégralité. Ce n'était donc pas pour en retrouver les phrases que je l'avais rouvert.

Un besoin indéfini mais irrépressible. Le voir chaque jour sur les rayons de ma bibliothèque avait entretenu une étrange connivence entre nous.

Un rapprochement, non pas à corps défendant, mais inéluctable, brusquement essentiel. L'écriture en plans rapprochés de Truman, en caméra portée, dans la recherche délibérée du côtoiement de la violence, de la montrer dans son enchaînement, d'en révéler la mise en œuvre sans la toucher, sans la dénaturer, sans lui ôter la froide réminiscence de la brutalité la plus ignoble ancrée au fond de nous.

Je relisais donc. Seules mes lèvres bougeaient et toujours, une phrase ou deux venaient précéder le mouvement de ma main vers la page et son basculement vers un prétendu inconnu.

Ce que je disais, je ne l'avais pas encore lu.

Il y a vingt ans... Que c'est loin. Je ne me souviens plus guère des détails.

Et déjà, sur mon dos, se décalquait un bas-relief de lignes géométriques, de coutures, d'ourlets, de pauvres sculptures aux motifs insignifiants.

J'attendais. Je ne faisais plus que cela, sans me l'avouer.

Ma peau restait collée à la peau morte du siège. Je savais qu'en me relevant, je ne souffrirais pas, que là n'était pas la blessure.

Dehors, l'incessant défilé des voitures et, parfois, le souffle rauque d'un bus quittant son arrêt, le cri mortifié d'une moto.

Des ombres glissaient derrière les rideaux, sans bruit, indifférentes aux mouvements qui les créaient fuyantes et difformes. Le froid venait se rencogner contre les vitres, cherchant un gué à travers les bois de ma fenêtre. Rien ne bougeait à l'intérieur. Seul le chat, étirant ses pattes de devant, arquant son corps, mâchoire décrochée, rendait perceptible cette galerie de cire. Puis, il se recouchait, laissant tomber doucement le double film de ses paupières.

J'attendais. Que faire d'autre ?

Tout m'y incitait. Le médecin me disait d'attendre les résultats. Les amis, certains, attendaient pour moi avec une impatience déconcertante. Tout ça me donnait le blues.

Bon sang, qu'il faisait froid ! Rien ne marchait comme je le voulais et je ne voulais rien. Je n'en sortais pas. Les radiateurs, pourtant vérifiés, me semblaient ne délivrer que la moitié de leur puissance. Je regardai le thermomètre aimanté sur la porte du frigo. 23°C ! Ce n'était pas possible ! Je le pris et le plaquai contre la vitre de la croisée donnant sur la rue et attendis cinq minutes. 14°C ! Quand je disais qu'il faisait froid ! Je resserrai les pans de mon blouson en jean, grelottant encore un peu plus.

Où est-elle maintenant ?

Je mis de l'eau à chauffer dans une petite casserole que je recouvris d'un couvercle adapté à sa taille en aluminium. En aluminium le couvercle. Le médecin m'avait dit que tout était dans les détails. Je ne lui demandais rien et c'est tout ce qu'il avait trouvé à me dire quand je m'étais trouvé assis en face de lui, sur une chaise encore meilleur marché que celles alignées dans la salle d'attente, toutes plus laides les unes que les autres.

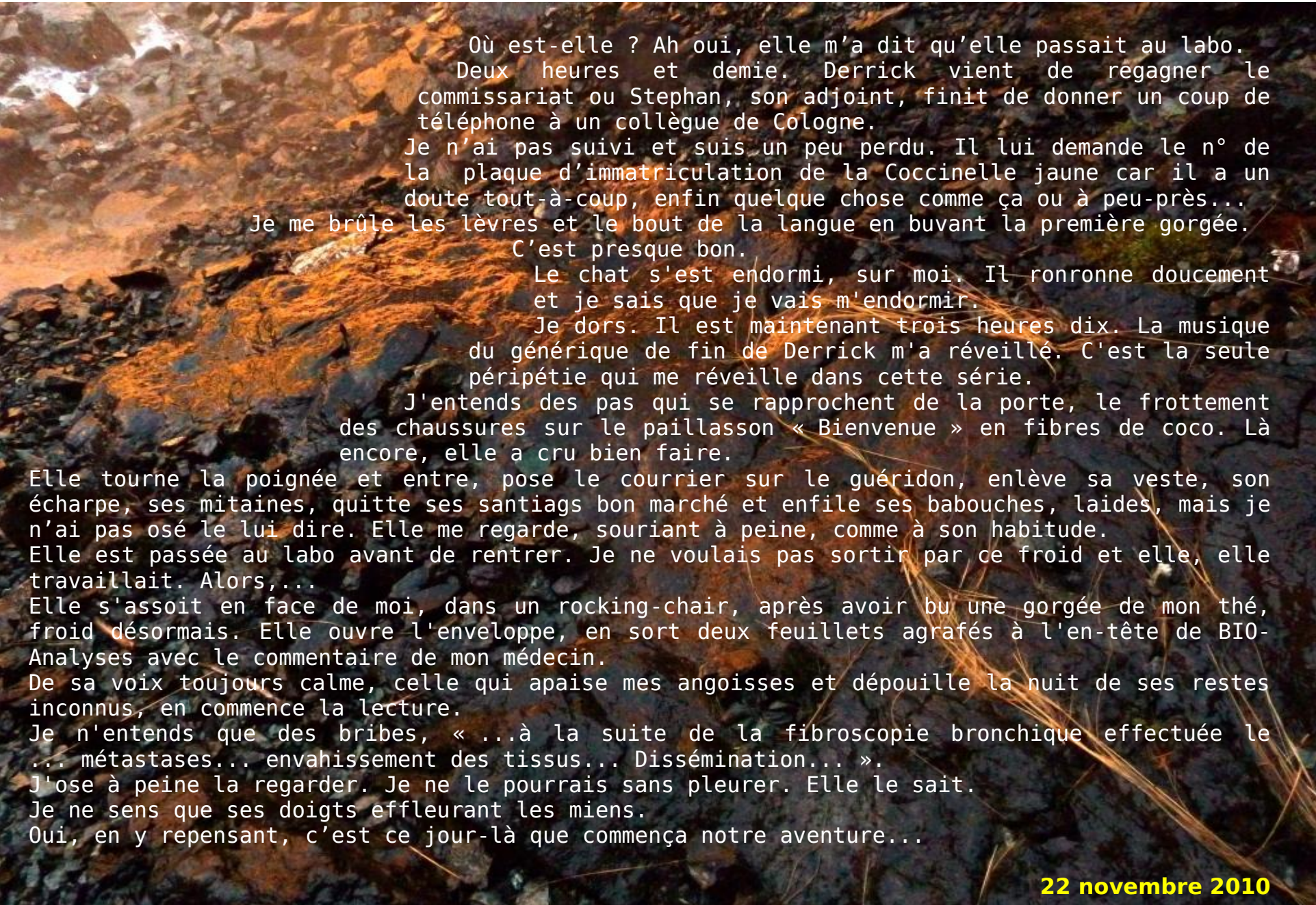
Que le temps passait vite... Cinq minutes à peine et voici que de petits bouillons montaient déjà à la surface. Je pris un mazagran, y laissai tomber un sachet de thé vert que je noyai sous le liquide fumant. Un mazagran ! Je ne supporte pas ces récipients, ni leur forme, ni leur aspect. Tout est raté en eux mais je n'avais plus que cela depuis qu'elle avait décidé que mes tasses et bols, tous dépareillés, seraient plus utiles à d'autres. Elle était revenue un jour de Mac'Dan avec un ensemble complet de ces horreurs empaquetées dans un mauvais carton. Alors ? Ils te plaisent ? Euh, oui, pas mal. Mais mes bols ? Et mes tasses ? Ah oui, je les ai donnés au Secours Populaire. Je n'aurais pas dû ? Si, si, c'est ce qu'il fallait faire, tu as bien fait.

Que fait-elle ?

Une minute à peine. J'ai laissé le sachet dans l'eau une petite minute. J'ai fait comme me l'avait conseillé un de mes amis. « Le thé ne doit même pas avoir le temps de se rendre compte que l'eau est chaude avant que tu ne le retires ». OK, c'est toi le pro. De fait, c'est ainsi que je le bois désormais. Je n'aime pas le thé.

Il me faut de la musique. Je glisse un cd dans la machine. Un Manset, « Territoire de l'Inini » et je file me réinstaller dans mon crapaud qui craque de tous côtés. Je lui ai dit que si elle tentait de m'en déposséder, je prendrais cela comme une déclaration de guerre. J'ai vu que je lui avais flanqué la trouille car elle m'a regardé avec des yeux qui... qui...

Tétanisé ! Je me suis retrouvé tétanisé. En plus, je pense que j'ai commis une erreur car j'ai compris immédiatement qu'elle n'avait jamais eu cette idée en tête auparavant et maintenant... Tout allait être plus dur.



Où est-elle ? Ah oui, elle m'a dit qu'elle passait au labo. Deux heures et demie. Derrick vient de régagner le commissariat ou Stephan, son adjoint, finit de donner un coup de téléphone à un collègue de Cologne.

Je n'ai pas suivi et suis un peu perdu. Il lui demande le n° de la plaque d'immatriculation de la Coccinelle jaune car il a un doute tout-à-coup, enfin quelque chose comme ça ou à peu-près...

Je me brûle les lèvres et le bout de la langue en buvant la première gorgée.

C'est presque bon.

Le chat s'est endormi, sur moi. Il ronronne doucement et je sais que je vais m'endormir.

Je dors. Il est maintenant trois heures dix. La musique du générique de fin de Derrick m'a réveillé. C'est la seule péripétie qui me réveille dans cette série.

J'entends des pas qui se rapprochent de la porte, le frottement des chaussures sur le paillason « Bienvenue » en fibres de coco. Là encore, elle a cru bien faire.

Elle tourne la poignée et entre, pose le courrier sur le guéridon, enlève sa veste, son écharpe, ses mitaines, quitte ses santiags bon marché et enfile ses babouches, laides, mais je n'ai pas osé le lui dire. Elle me regarde, souriant à peine, comme à son habitude.

Elle est passée au labo avant de rentrer. Je ne voulais pas sortir par ce froid et elle, elle travaillait. Alors,...

Elle s'assoit en face de moi, dans un rocking-chair, après avoir bu une gorgée de mon thé, froid désormais. Elle ouvre l'enveloppe, en sort deux feuillets agrafés à l'en-tête de BIO-Analyses avec le commentaire de mon médecin.

De sa voix toujours calme, celle qui apaise mes angoisses et dépouille la nuit de ses restes inconnus, en commence la lecture.

Je n'entends que des bribes, « ...à la suite de la fibroscopie bronchique effectuée le ... métastases... envahissement des tissus... Dissémination... ».

J'ose à peine la regarder. Je ne le pourrais sans pleurer. Elle le sait.

Je ne sens que ses doigts effleurant les miens.

Oui, en y repensant, c'est ce jour-là que commença notre aventure...

**22 novembre 2010**